



<http://cinemateur01.com>

Cinéasteur

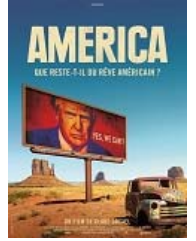
Fiche n° 1607

Amérique - Sortie le 14/03/2018

Etats-Unis - 1h 22 mm - Documentaire VO

Du 18 au 24 avril 2018

En novembre 2016, les États-Unis s'apprêtent à élire leur nouveau président. Claus Drexel effectue une plongée vertigineuse au cœur de l'Arizona, à la rencontre des habitants d'une petite ville traversée par la Route 66, les héritiers cabossés du rêve américain qui livrent leurs espoirs et leurs craintes...



Interview de Claus Drexel - Dossier de Presse - Diaphane Distribution

Pourquoi ce désir d'Amérique après avoir filmé les sans-abris parisiens dans AU BORD DU MONDE ?

Les États-Unis, c'est un pays qui me fascine depuis toujours, un pays que j'aime et qui me désespère à la fois. En mai 2016, quand Donald Trump est devenu le candidat officiel du parti républicain, j'ai ressenti une certitude : cette campagne qui s'annonçait entre lui et Hillary Clinton, je voulais la vivre sur place. J'ai appelé Sylvain Leser, mon fidèle directeur photo, ainsi que Laurent Lavolé, mon producteur. Ils ont spontanément été intéressés par le projet, et on a monté ce film très rapidement.

Comment vous êtes-vous retrouvés à Seligman, ce coin perdu de l'Arizona ?

Comme en peinture, j'aime que dans un film le paysage raconte quelque chose de l'intimité des personnes dont je fais le portrait. Dans AU BORD DU MONDE, il y a ce contraste saisissant entre la pauvreté et la splendeur de la Ville-lumière. On peut dire que Paris exprime la beauté intérieure de ses clochards. Pour ce nouveau film, où nous allons à la rencontre de « Red-necks », ces Américains profondément attachés à leur pays, il nous fallait un symbole fort de l'Amérique. Et quel meilleur symbole que le Far West, avec le Grand Canyon, Monument Valley, ces paysages mythiques, immortalisés par John Ford et les affrontements entre cowboys et Indiens ? J'avais traversé l'Ouest américain avec mon sac à dos il y a 25 ans. Je me souvenais de gens vivant dans des conditions misérables à deux pas de ces décors splendides... J'ai donc voulu aller tourner le film là-bas. Avec Sylvain Leser, on est partis à l'aventure sur la Route 66 à la recherche d'un endroit qui nous plairait. En passant par Seligman, on tombe sur deux hommes en train de vider un cerf en buvant des bières, à dix heures du matin... C'était le moment de se lancer !

Votre film obéit aux mêmes principes qu'AU BORD DU MONDE : une alternance stricte entre des plans de paysages et des entretiens, pas de mouvements de caméra, une grande exigence esthétique... Oui, ces choix - plan fixe et grand angle - se sont imposés comme une évidence. [...] Et nous, on s'est obstinés: on voulait faire tout le film avec un 14 mm, quitte à être pris pour des fous. Cette focale très courte permet d'inscrire les gens dans un cadre qui raconte quelque chose d'eux, un objectif qui place à bonne distance, respectueuse. Bien sûr, avoir une seule focale n'est pas toujours très pratique, notamment pour filmer les paysages, mais ça oblige à être sûr de son cadre, à être constamment rigoureux. La contrainte est souvent source de créativité.

Comment avez-vous convaincu les habitants de Seligman de se laisser filmer ? Très simplement, en expliquant notre désir de faire entendre leur parole, de faire un film qui ne les jugerait pas. On a été très bien accueillis. Et les gens adoraient l'idée qu'un film intitulé AMERICA soit tourné dans leur ville perdue au milieu du désert ! Je ne leur ai pas expliqué grand-chose avant de tourner. Les paroles sont plus fortes, plus profondes quand elles sont dites pour la première fois. C'est cela que doit capter la caméra.

Le thème du rapport aux armes revient de façon obsédante... Parce qu'il est crucial dans la vie des gens. C'était une de mes motivations profondes: comprendre l'incompréhensible. En passant ces sept semaines de tournage à Seligman, j'ai avancé dans la compréhension, même si bien sûr j'éprouve toujours la même aversion pour les armes ! Il y a d'abord l'importance du 2ème amendement de la Constitution américaine, qui autorise tout citoyen à être armé. Le sous-texte, c'est que le citoyen doit pouvoir se défendre contre un gouvernement d'opresseurs. Les gens en Arizona et ailleurs considèrent que toucher à cet amendement, ce serait mettre gravement en danger leur liberté. Et puis, c'est aussi une question de mode de vie. Il y a une personne dans le film qui dit que le poste de police le plus proche est à deux heures de route. S'il se passe quelque chose, il faut pouvoir se défendre. [...]

Les gens semblent partagés entre un patriotisme exalté et une conviction que tout va à vau-l'eau, que le rêve américain n'existe plus... Oui, il y a quelque chose de Don Quichotte, le désir de revenir à un âge d'or, la nostalgie d'un passé glorieux. C'est pourquoi j'ai aussi filmé ces très belles voitures des années 1950 ou 1960 qui sont désormais des carcasses sans vie, dans la nature... Ou ces taudis sur fond de paysages sublimes. Le contraste est saisissant.

Parlez-nous de la soirée de l'élection de Donald Trump, le 8 novembre 2016... Ce n'était pas vraiment la ferveur des jours de matches de football américain, où tout le monde se réunit en transe ! Le restaurant où on avait prévu de tourner a fermé tôt, donc on s'est retrouvés dans un bar assez désert. Les gens suivaient les résultats, mais de manière détachée. D'ailleurs, au fil des jours, j'avais compris qu'il y avait, chez la plupart d'entre eux, moins une adulation de Trump qu'un rejet très fort d'Hillary Clinton.

Vers la fin de la soirée, quelques hommes agitaient un drapeau, et tenaient des propos agressifs. On sentait la tension monter. Au fond, j'ai filmé les cowboys et les Indiens d'aujourd'hui...

Les Indiens, justement, sont une présence essentielle dans le film.

Oui. Ce sont des Hopis, ils vivent dans une petite enclave au cœur du territoire navajo. Ce peuple a su préserver une profonde spiritualité et un lien intime avec la nature. On se moque d'eux, car ils refusent la société de consommation, alors qu'à mon avis, ils devraient être un exemple pour nous : ils vivent de manière simple et raisonnable, dans le respect de notre planète. Cela me paraissait d'autant plus important de les filmer que le candidat Trump s'annonçait déjà comme un ennemi de l'environnement. Les Hopis croient que l'humanité a déjà détruit trois mondes, et que nous vivons dans le quatrième et dernier monde qu'il faut absolument protéger.

En fin de compte, qu'avez-vous appris sur l'Amérique en tournant ce film ?

Je suis parti en ethnologue, pas pour étayer une thèse mais pour essayer de comprendre. Et j'ai découvert la dureté de la vie de ces gens, une dureté qui explique la rudesse dont ils font preuve eux aussi. Mais j'ai surtout été frappé par la disposition des gens à voter contre leur propre intérêt : Trump était manifestement le candidat des riches et tous les pauvres ont voté pour lui. Comme si l'illusion de faire partie d'une équipe qui gagne était plus importante que leur propre situation : des fantassins prêts à se sacrifier pour la gloire la Nation. C'est une démarche viscérale, naïve, suicidaire, même. Car au fond d'eux-mêmes, ils savent bien que Trump ne sauvera pas l'Amérique. Je crois qu'ils voulaient mettre un coup de pied dans la fourmilière. Sauf que cette fourmilière, c'est notre planète...

Télérama - Pierre Murat - Le 13\03\2018

George est un barbu grassouillet et souriant qui pose, tout fier, avec ses « *jouets* », comme il dit : une quarantaine de fusils et -carabines, alignés contre les murs. Pas très loin, Sandy, ex-vétérante du Vietnam, perdue dans son vaste fauteuil, -détaille les charmes d'un Ruger .22 à huit coups, qu'elle a baptisé « Beauté noire » et dont elle ne se sépare jamais... Claus Drexel et son complice le photographe Sylvain Leser débarquent à Seligman, bourgade de quatre cent cinquante habitants au fin fond de l'Ari-zona — pas très loin, mais à l'écart, de la mythique route 66 — un mois avant les élections de 2016. « *Quand cet hurlo-berlu de Donald Trump a été choisi comme candidat républicain*, dit le réalisateur, *j'étais tellement soufflé que j'ai voulu aller sur place voir ce qui était en train de se passer.* » Sur les deux candidats (mais une rare autochtone évoque tout de même le nom de Bernie Sanders, le candidat démocrate éliminé !), les opinions divergent. Mais une haine sourde et tenace poursuit Hillary Clinton, cette « *meurtrière* » dénoncée en chaire par le prédicateur de l'église du Calvaire.

Tous la soupçonnent de vouloir s'attaquer au droit fondamental de chaque citoyen américain : porter une arme où et quand il veut. Le droit à l'autodéfense : on y revient toujours, dans l'Amérique profonde. Avec sa voix traînante, John le barman explique : « *Je suis victime d'un mauvais coup. J'appelle la police. Elle met deux heures à venir, si elle vient. Vous m'enlevez mon arme, je ne suis plus protégé.* » « *Que faites-vous si un mauvais coucheur se présente ?* », lui demande le réalisateur. « *Je le tiens en respect avec mon fusil* », répond John. Et Lori la serveuse d'ajouter, dans un murmure : « *et on le flingue* »...

Claus Drexel a l'art de créer une empathie avec les êtres qu'il rencontre. On se souvient d'*Au bord du monde*, en 2014, où, dans un Paris nocturne écla-tant de beauté, surgissaient des sans-abri qu'il interviewait avec tendresse, au point d'en faire des héros de cinéma : la vieille dame, notamment, qui égrenait des souvenirs peut-être imaginaires ressemblait à la créatrice de *La Folle de Chaillot*, de Jean Giraudoux : la comédienne Marguerite Moreno.

Les silhouettes d'*America* semblent, elles, sorties d'un film de Raoul Walsh ou de Howard Hawks. Les plans larges de Sylvain Leser cadrent les splendides étendues du Grand Canyon et traquent, à Seligman, les signes d'une grandeur perdue : mobile homes abandonnés, carcasses de voitures de luxe pourrissant au soleil. Le vote pour Donald Trump pourrait s'expliquer par le désir de ces laissés-pour-compte de croire, avec lui, grâce à lui, à un renouveau, une renaissance : la puissance de l'Amérique enfin retrouvée... New York est loin, avec ses contestataires mondains. Washington, tout pourri, avec ses politiciens affairistes. L'Amérique éternelle, celle des ex-pionniers et des derniers cow-boys, celle qui préférerait sûrement voir des profs armés que des élèves désarmés, est là. Fascinante et terrifiante...

A voir, à lire :

Au bord du monde, dvd à la Médiathèque A. Césaire

Pourquoi Trump : comprendre les fractures de l'Amérique ss la dir. d'Eric Fottorino, Paris : Ph. Rey, Coll.: Les indispensables, 2017

Clinton-Trump: l'Amérique en colère, Ch. Ockrent, Paris : Robert Laffont, 2016

Au Cinémateur également :

Du 18 au 22 avril 2018

***Rita et Crocodile* - Film d'animation à partir de 3 ans**

Du 18 au 24 avril 2018

***Les garçons sauvages* de Bertrand Mandico**

Le samedi 21 avril : Agatha ma voisine détective -

Film d'animation danois à partir de 6 ans